

Collection de poésie

Mingruifu Lin

Le Chat

J'ai remis mon chapeau melon
Ils se sont posés sur les rayons
Des rues étroites parsemées de lumière
Un firmament aux cieux verts
Dans une allée élégante
Un chat qui s'étire sur une haute haie
Se lèche les pattes telle une mante
Se purlèche sur un gros poulet
Banc au myriade de teint vert
Se fond aux arbres de vair
Harmonieusement, s'agence
Quelle élégance, quelle élégance
Passants se sont arrêtés avec perplexité
Puis repartis sur un sifflement
Le chat se retourne perpétuellement
Essaie de manger sa queue, essaie-je de deviner
Comme le font depuis des millénaires
Le Yin et le Yang
Alors j'ai repris ma canne du banc
Je suis reparti comme les autres passants
Sur un joyeux sifflement

Grâce noire

Grâce noire, comment t'embrasser et ne pas choir ?

Splendeur immaculée, comment te regarder sans se dérober ?

Fleur nacrée, comment te parler sans te faner ?

Cueillette nocturne

Par quelques chaumières se dessinait le village,
Calme, resplendissant, sous la lune croissante.
Un petit parfum nerveux, une fumée lente,
Me parvenait des brumeuses montagnes et contrées.
« Des fleurs », le vagabond, un soir, m'a raconté.
Humbles, elles formaient derrière moi un sillage...

Immense, minuit s'assoupit sous les étoiles
Et tous les rayons de l'astre et toute la noirceur
Étaient réfléchis sur l'herbe et composaient l'heure.
Collines se fendaient, vallées se confondaient,
Des fleurs, des onagres, blanches, elles devenaient,
Quand le disque se mouvait sur son obscure toile.

Et tel l'escargot, le temps rampait lentement,
Parfois submergé sous les voiles nuageuses.
L'église devenait une cathédrale rêveuse
Engloutie sous les flots du relief titanesque.
Des fleurs, comme emportées par une arabesque,
S'ouvraient sur les pentes : une révérence au céleste
Monument.

Par une embrasure des nombreuses branches,
Il y apparaissait des lueurs colorées.
Lorsque j'aperçus tous ces illusions étranges,
De mes doigts tremblants, je cueillis, en espérant,
Des fleurs pour une fille que j'avais, un jour, aimée.

L'aube des bateaux

La pulsation des vagues frappe les côtes
Le requin se cache sous les flots, le poisson cherche,
La surface se meut, mystérieuse, à qui la faute?
Le vent tournoie sous la nuit que le jour lèche

Les lignes rampent sur la masse bleutée, lente
Toutes indiscernables de la voûte bruissante
Tel Van Gogh, le Temps contemple, efface les étoiles
Se réveille l'eau, se couche l'astre, se retire le voile

Loin, le dieu des Incas monte sur son vif bateau
La Nature retient le bruissement de ses feuilles
Tout courbé devient droit, une blanche clarté est haute
Dans l'azur, silencieux, je le révère de l'oeil

La flûte de la brise marmonne quelque bruit
Du haut des falaises, les vagues frappent le gong
Rocheux, monstrueuses colonnes tel les wagons
D'un train, colosses, par le vent seul, est conduit

L'aube retentit, effroyable, la mer chante
L'océan profond délivre les marchandises
Les hommes s'affairent sur l'aurore lente
Les goélands accompagnent la symphonie

Tous ont faim, tous attendent celui qui n'arrive guère
Le zénith, loin, éclaire par-dessus la plage
Par-dessus l'orchestre sinieuse qu'est la mer
Et soudain, le Navire accoste tel un mirage

Promenade à midi

L'étoile du jour est couverte sous de sombres nuées
Le parasol est noir, les chevelures sont nocturnes
L'arbre étend l'éventail céleste, les sentiers, multiples Voies Lactées,
Parsèment la terre cieux, les ballons montent tels plusieurs lunes

L'Aigle, le Centaure, le Cygne, pâturent le gazon
Se confondent les ombres, s'illuminent les reflets
L'éclipse du sapin coupe la voie tapissée de galets
La pénombre de l'érable trace un noir sillon

La rue noctambule parcourt son obscure chemin
Les branches se fracturent, les jets d'eau se courbent
Quelques étranges rayons transpercent le voile stratus
L'ange nature fait frissonner les feuillages par ses centaines de mains
Et soudain, la brise, par plusieurs nuages fourbes
Dévoile et déverse les rayons en d'immenses cruches

Les astres

Je ne pus remarquer que les feuilles tombées
La brise est tiède, le vent fut froid
Tous ces pendentifs s'imprégnaient de lumières colorées
Ils étaient là, mornes et glacés, tournoyant pas à pas

Souvent, on s'assoit, et la nuit gèle les câlins
Les soubresauts des toux sont étouffés par un baiser
On adore, on est embrassé, la vie s'articule autour d'«aimer»
Qu'est le travail, qu'est la ville, qu'est le chagrin?

Tous ces étoiles filantes, chacune multiplie les vœux
Tous ces autobus sont soleil, le pont devient liberté
Hugo eût été ému, tant l'homme est voluptueux
Maslow eût pleuré, Baudelaire eût écrit, j'eus contemplé

J'eus contemplé le son, le bruit, le silence
Être seul, quel bonheur ! en sachant que quelqu'un est là
Mais être seul, comment parler, à qui faire des confidences?
J'étais seul, et la cathédrale sonnait le glas

La cité

Le pont se suspendait au-dessus de la ville

La nuit sommeillait, les vagues languissait

Toute cette masse sombre semblait comme du verre, fragile

Tels des vigiles, vers la mer, ses phares regardaient

La mer

Quelle est cette étendue d'azur, que signifie ce liquide salé?
Se coucher pour l'observer, ou tendre les oreilles pour ses vagues?
Il y a l'éther, énorme aimant, puis il y a l'eau, et ses marées
Ainsi, les méandres de l'écume sont les traînées des nuages

Donc je m'assoupis sur la proue, et j'observe la houle céleste
Les cumulus déferlent, l'aiguille du vent mène les cirrus
Tache par tache, des océans et des continents s'agrègent
Puis se désagrègent, s'approchent, et se diffusent

Par moment, je pensais plonger, ou voler
Ou parachuter dans ces canyons aériens
Mais l'embarcation tangue, alors je me souviens
Que je ne suis point oiseau, ni séraphin

Le visage des cieux se penche et souffle sa bourrasque
On frissonne, le bateau bascule, le drapeau tremble
On colorie toutes ces boules de coton avec de l'ambre
Et soudain le crépuscule s'accroupit sur la barque

Regardez, le violon s'agite, la guitare danse

Regardez, le violon s'agite, la guitare danse
Que disent-ils, le corps tremblant, la voix monotone ?
«Frôlez nos cordes, caressez notre corps qui frissonne !»
C'est ce qu'ils disent quand nous jouons des romances

Puis la brise, par quelque crépuscule estival, se dérobe
Chatouille une jambe, emporte deux ou trois baisers
«Vite, je ne repasse pas, embrassez mes lèvres sobres !»
Et de deux douces mains, enveloppe tes cheveux dorés

Le printemps s'enivre donc, l'été se grise !
Que devient l'hiver ? Il nourrit quelques feux
Où est l'automne ? «Je les éblouis d'adieux !»
Que d'envies alors, quand ces saisons sont si exquises !

Horizon sinueux

Un tintement de paupières? Des paysages mélodieux?
Tels des papillons, sous divers faisceaux, une variété d'ombres
L'aube est un murmure, la vague, quelque ombre
Le remuement des frontières ne s'arrête qu'aux yeux

Les dunes nuageuses délimitent un infini vaste
Des collines séparent plusieurs villages
Le ciel constellé, par des vides, écrit des phrases
L'univers souligne-t-il donc l'espace ou l'astre?

Un crayon noircit, un pinceau remplit et trace
Terre origine et azur évolution se déplacent
Le premier coup, tout s'y articule, tout est rhizome
Les formes sont forces, les couleurs sont cyclones

Description d'une allée

«Tourne le coin»

Et lentement, un tableau vert
Distinguai-je des arbres? Des buissons?
Furent-ce plusieurs murs? Ou quelques maisons?
Je vis une arche ensoleillée, et je passai à travers

À gauche, une enceinte, à droite, des fenêtres
Les réverbères éteints me faisaient rêver
Je ne savais l'heure, car j'avais sombré
Dans mes pensées. Il y avait derrière moi trois hêtres

Sous l'ombre, il faisait frais, le ciel était caché
La cime des demeures se fondaient dans une forêt
Chaque angle diffusaient un faisceau coloré
Cette lumière se réfléchissait, s'éparpillait

«Je suis seul»

Le corridor semblait sommeiller, se figeait
Mais les feuilles se mouvaient, les branches tanguaient
La passerelle paraissait vivre, s'animer
Cependant, les rayons étaient calmes, l'air, inanimé

Une mélodie me parvenait, traçait quelques arabesques
La profondeur résonnait, chaque tuile marmonnait
Les parois étaient violoncelles, la flûte, quelque fresque
La trace devenait son, les gazouillis étaient Monet

Et le soleil donc, commençait à réchauffer la pierre
Les formes changeaient, les arbustes se découpaient
Plusieurs vignes se drapaient sur les barrières

Les fleurs glacées craquelaient, les sépales se fendaient

«L'été s'achève»

La Révolution

L'homme parle une langue, raisonne en mots
Il rêve par images, pense par phrases
Strate par strate, observe l'univers, s'extase
Sonde, capture et étudie quelque neutrino

Il voit les atomes défiler: «je suis donc immense !»
Puis promène son télescope: «je suis donc petit !»

Voir rétrécir les planètes quand les immeubles s'érigent
Les astres au-dessus de l'horizon, et le vide au milieu
Que signifie cette nappe? Qu'est ce Polaris essieu?
Il divague, cherche un but pour étendre ses rémiges

N'y a-t-il que la joie à la fin du trou?
Les fusées pour voeu? Les mines pour bonheur?
L'évolution nous met une cage, est-ce tout?
Autant de bijoux éclatants et d'étoiles leurres?

L'homme est la couverture d'un monde qui s'éteint
Il obéit aux règles célestes, à la montre gravitationnelle
D'autres univers? Ailleurs? Est-ce une prison éternelle?
L'herbe ruisselle, chaotique, la lune ne dit rien

Et il doute, Descartes douta, Socrates douta
Einstein mesura l'immense, Planck scruta le petit

Nous, hommes? Avons-nous l'intelligence?
Éliminerons-nous demain nos maux?
Alors, deviendrons-nous l'Erectus des robots?
Nos couteaux seraient silex? Nos idées, romances?

La Théorie

Le cosmos nous dicte ses règles, l'univers est une loi
Nous scrutons le ciel et nous nommons chacun de ses pans
La matière se meut, force! Une ère s'ouvre, temps!
Tel Dieu, la science crée un monde, et une foi

Toute l'histoire du Big Bang et de l'entropie finale
Les quarks, les atomes, les arrangements de molécules
Les planètes, galaxies, s'accumulant en un trou fatal
Tout détruit, et nous, nous observons un animalcule!

Et ce microbe se meut; sur sa paroi, quelques remous
Quelle force? L'évolution. Que fait-il? Il change.
Quelques éons passent, il est homme, c'est nous
Qui seraient nos observateurs? Le ciel? Les anges?

La science, qu'est-ce? Une soudure entre deux vérités
D'un côté la perception, de l'autre les axiomes
La psychologie a son acquis et son inné
La biologie a la vie, les condensateurs, l'ohm

Et elle bâtit son église, crée sa terre
Vénère son panthéon: Newton, Descartes, Ampère
Elle s'affirme sur le vide, dans l'espace fait sa genèse
La science, qu'est-ce? Une grande hypothèse

Mont-Royal

Sur le sommet, il y avait quelques gens
Leur voix emmitouflé, leur âme plus qu'une ombre
Le soleil déversait son rayon blanc sur le sombre
La branche tranchait le sol, l'azur promenait le vent

Maison

Depuis la berge de mousse, à travers les arceaux
Au fil du trottoir, la maison s'empanache de vertes rémiges
La cascade coule joyusement entre les tuyaux
De son doux regard, le soleil caresse les grêles tiges

Par le demi-cercle d'antiques ornements autour des étangs
Au fil du chuchotement des buissons, j'approche le fin perron
Les bernaches flottent vers les interstices de l'horizon
D'un souffle étouffé, la porte s'entrebaille sur des salons élégants

Du dessous des escaliers gris, parmi des fresques et des arches
Au fil du mur s'alignant des meubles usés, je lève les yeux
La poussière plane et s'infiltré entre les creux des marches
La tête baissée, je fais virevolter l'air des couloirs silencieux

Impression

Quand les sens convergent
En un mélange de mouvements
Quand les mémoires
Brouillent le passé et le présent
Il naît l'impression
D'un instant, changeant

Genèse

Sous l'immense rocher, la pression colossale m'écrase
Autour de moi, les arbustes dansent leur croissance macabre
Ils rient
L'air stagne et me broie tel un géant de gaz

Qui désire m'accompagner dans la souffrance universelle ?
Qui, vide le coeur, veut s'élever par-delà l'incertitude
Qui pense
Qui pense aux géants de gaz palpitant dans le ciel !

Rêverie

Autour de toi, une arborescence de destins
L'horizon est brouillé d'une étrange fumée
Où est ta rive, délicate liberté ?
Où désires-tu t'échouer demain ?

Lorsque tu tanges dans l'infinité d'un champ
Lorsque tu t'étourdis de la complexité du vent
Quand tu chavires dans le chagrin
Pourquoi ne penses-tu jamais à demain ?

Dans ton pays fertile et illimité, tu cultives ta langueur
La buée multicolore se condense partout sans arrêt
Et les berges sont incrustées de pierres sans valeur

Tailleur et distance

Rien n'est terminé quand il reste encore la peine
C'est une laideur tenace qui obscurcit le passé
Mais pour un buisson de se ramifier en beauté,
Il faut peut-être couper les branches éparses

Mais se séparer, se dissoudre même, ce n'est pas avec un delta
Que l'on crée une rivière unique et profonde
Il faut décorer ces membres en magnifique contrepoids
Et laisser le vent les remuer de fond en comble

Alors lorsque le tailleur, dans le jardin,
Devint ainsi nature et martyr
Il peut enfin se séparer de l'arbre
Pour l'observer de bonheur, de loin

Ce matin

Quelque chose était partie ce matin

Fut-ce la lune, que tant de nuits ont hissée ?

Fut-ce le rêve, fut-ce une âme ?

Que vois-je là, derrière le linceul sur le gouffre ?

Le voyage

Il y avait l'orée d'un long voyage devant ce jour-là.
Le chemin, qui germait devant et s'étiolait derrière moi,
Qui, lorsque j'étais distrait, ne connaissait plus de saison,
Se dispersait à une allure pressante en d'éternelles ramifications.

Si les yeux ouverts, j'étais paralysé par les peurs,
Clos, je devenais prisonnier de la saison éternelle des souvenirs.
Immanquablement, le rythme des pétales marquait l'orée d'une autre heure
Et je courus vers le chemin qui s'étiolait, sans espoir ni soupir.